Année XXII. N° 594 — 29 Juillet 1922.

LE RÉVEIL
COMMUNISTE - ANARCHISTE.

SUISSE ET ITALIE
Abonnement : une année, fr. 5 ; six mois, fr. 2.50
Le numéro : 10 centimes

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS
Adresser lettres et mandats :
LE RÉVEIL, *rue des Savoises, 6*, GENÈVE (Suisse)

UNION POSTALE UNIVERSELLE
Abonnement : une année, fr. 5 ; six mois, fr. 2.50
Le numéro : 10 centimes

Le prochain numéro sera retardé d'une semaine et portera la date dn 19 Août.

Le préjugé autoritaire

L'Eglise nous dit : L'homme est mauvais. Conçu et né dans le péché, il n'a pas conscience du bien et du mal et ne peut être sauvé dans sa chute que par la foi qui lui est révélée et enseignée par le prêtre. Raison de salut.

Le gouvernement nous dit : L'homme est mauvais. Laissé libre, il s'adonnerait à la violence et au crime. Un pouvoir fort de répression peut seul le maintenir dans la bonne voie. Raison d'Etat.

Le patronat nous dit : L'homme est mauvais. Prodigue et paresseux à la fois, s'il n'était astreint par la nécessité au travail, il consommerait la richesse existante sans la renouveler. Raison de monopole.

Ainsi le prêtre doit nous sauver de l'immoralité, le gouvernant de la violence, le patron de l'oisiveté. Or, il est *historiquement prouvé* que plus la foi religieuse s'affaiblit plus la morale humaine se développe, que moins le gouvernement *gouverne* moins il y a de violence, que le système patronal surtout crée la fainéantise et le gaspillage.

Après cela il semblerait logique que les réformateurs s'inspirent d'une raison tout autre que cette triple raison de salut, d'Etat et de monopole. Il n'en est rien. A part ces fous d'anarchistes qui ne veulent ni Dieu ni maître, tout le monde admet la triple... déraison. L'expérience séculaire n'est nullement prise en considération. Vous avez beau montrer les Eglises appuyant les pires immoralités de chaque époque : les gouvernements contemporains très démocratiques déchaînant la violence la plus vaste et la plus monstrueuse que le monde ait jamais vue : le gaspillage effréné de richesses et l'armée de parasites et d'oisifs propres au régime capitaliste — les plus avancés vous accorderont que l'on peut se passer à la rigueur de prêtres, mais qu'il faut un gouvernement pour maintenir l'ordre et des chefs pour imposer le travail. A la vérité, ils se substituent aussi aux prêtres et, se croyant appelés à faire le salut du prolétariat, parlent d'une religion laïque.

Tout dernièrement encore nous avons vu les bolcheviki invoquer la raison d'Etat et la raison de monopole. Ils l'ont même fait d'une façon particulièrement odieuse, en accusant les masses paysannes de rapacité, d'égoïsme, etc. Ainsi une poigné d'individus se déclarent maîtres de toute la Russie et de tous ses biens, dépouillent par la pire violence les laboureurs — Boucharine lui-même a avoué qu'ils avient été trop pressurés —, contribuant à rendre plus terrible la famine due à la sécheresse, et, pour finir, injurient les victimes qui vont tomber par centaines de mille ! L'inconscience et la férocité sacerdotales, gouvernementales et patronales ne sauraient être dépassées !

Chacun connaît l'objection à l'anarchie — elle nous a été faite tellement de fois ! — que les hommes ne sont pas des anges ! Charles Naine la répète en disant que l'absence de contrainte « présuppose chez tous les hommes une clairvoyance, un esprit de justice, un amour de la vérité et une fermeté de caractère dont notre espèce offre en ce moment trop peu d'exemples pour que nous puissions renoncer aux règles collectives qui sont les lois et aux gouvernements qui les font respecter ».

Reste à savoir si lois et gouvernements réprésentent toutes les vertus dont Naine veut bien nous parler et non pas précisément le contraire !

Reste à savoir encore comment les hommes déclarés inaptes à *se gouverner*, deviennent tout à coup aptes à *gouverner les autres !*

Modeste prétention que la nôtre de savoir nous conduire, comparée à celle du candidat briguant les suffrages pour diriger la société tout entière !

Non, les hommes ne sont ni bons ni mauvais : ils sont simplement ce que l'hérédité, le milieu et les circonstances les font. Mais ce qui est bien certain, c'est que l'œuvre gouvernementale n'a nullement contribué à adoucir les mœurs ; la guerre mondiale dont nous ne sommes pas encore entièrement sortis en est à elle seule une preuve formidable, écrasante. D'ailleurs, depuis que nous avons des statistiques officielles le nombre des délits et crimes ne paraît pas avoir diminué ; c'est dire que le système gouvernemental a fait faillite. Pourquoi donc ne pas essayer autre chose ?

— Ah ! oui, autres chose ! Parlons-en, la propagande par le fait, la violence !

Rien de plus absurde que de reprocher la propagande par le fait, qui ne peut logiqnement signifier que conformer les actes aux paroles dans la mesure du possible.

Naine dit : Plus de militarisme ! et il refuse par deux fois d'être soldat. Voilà un acte de propagande par le fait. D'autre trouvent un impôt injuste et se refusent à le payer, une défense tyrannique et ne la respectent pas, un travail malsain et le boycottent.... Hélas ! il ne nous est pas donné souvent d'être strictement conséquents avec nous-mêmes, mais il est évident qu'une acceptation ou une soumission ne doit pas en justifier une autre et que nons devons toujours chercher à nous adapter et soumettre le moins possible.

Quant à la violence, observons tout d'abord que les anarchistes n'y ont pas eu recours davantage que d'autres groupements révolutionnaires. Les Irlandais, eux seuls, ont commis plus d'actes de violence que les anarchistes dans le monde entier. Le jour où certains socialistes croiront au socialisme — et pour le moment du moins, ils n'y croient pas du tout, malgré l'indignation que Naine veut bien feindre à ce propos — nous les verrons recourir aussi à la violence.

Renoncer à la parité d'armes, c'est renoncer à la victoire. Leverdays a fort bien expliqué comment une classe qui s'émancipe réellement commence par se mettre de pair avec la classe ennemie et la traite de la même façon. La soi-disant générosité et magnanimité du peuple n'est en réalité que le signe de sa faiblesse et de son infériorité. Qui se fait brebis est mangé par le loup. On ne *se fait* pas brebis, on l'est tout simplement, et aussi longtemps qu'on l'est, on continue à être mangé, voilà tout.

Nous chercher querelle sur la question de la violence après la guerre mondiale et le *fascismo* — frise l'inconscience.

Les prolétaires de tous les pays continuent à apprendre et à exercer la violence pour le compte de leur Etat. Là où le socialisme a réussi à conquérir *légalement* les administrations publiques, il en est chassé par la *violence illégale*. Et alors ?

Voilà deux aspects de la violence autrement importants que les quelques actes de défense ou de vengeance dus à des anarchistes.

A remarquer que les anarchistes n'entendent pratiquer la violence que comme moyen de légitime défense et d'indispensable destruction du passé. Mais ils la repoussent entièrement comme moyen de reconstruction et de fonctionnement de la société nouvelle, *ce que ne font pas tous les gouvernementaux, car un gouvernement n'a jamais été et ne sera jamais qu'une organisation de la violence.*

Nous sommes ainsi seuls à n'attribuer à la violence qu'un rôle purement négatif, à prononcer sa déchéance à l'encontre de tous les autoritaires qui visent simplement à l'exercer à leur tour au lieu de la subir.

* * *

J'ai eu le grand tort de mettre le doigt sur la plaie. De quoi se réjouissait Naine et se réjouissent avec lui nombre de dirigeants socialistes dans d'autres pays ? De ce que les enthousiasmes se sont évanouis, que la foi dans les possibilités socialistes immédiates est perdue, que les ouvriers ne croient plus *qu'il n'y a qu'à...*, que nous revenons ainsi à un socialisme se bornant à « l'expédition des affaires courantes », que les fous prônant la nécessité de grands mouvements de masses se heurtent à l'ancienne apathie de celles-ci ! La démagogie a donc pris fin ; nous avons à présent un socialisme sage, qui enregistre les succès électoraux croissants, discute de nouvelles réformes législatives et vante par de savantes statistiques les millions de salaires gagnés... tout comme avant la guerre. A vrai dire, aujourd'hui les Centrales syndicales ne pourraient calculer que les millions perdus. N'importe, en avant toujours avec *la vieille tactique éprouvée !*

Et pourtant, si jamais l'idée de progrès successifs et réguliars en régime capitaliste a reçu un démenti brutal, c'est bien en ce moment. Des ouvriers ayant réellement des convictions socialistes n'en éprouveraient aucun désarroi, mais y verraient la confirmation des nécessités révolutionnaires. Hélas ! le socialisme travaille avant tout à donner *conscience* de l'impossibilité pour l'instant de toute réalisation socialiste. Se récrier avec indignation parce que nous affirmons cela ne sert à rien, mieux vaudrait prouver le contraire pratiquement par le langage, l'attitude et l'activité.

Il nous reste à exposer pourquoi et comment nous croyons réalisable de suite une profonde transformation sociale.

Pierre KROPOTKINE

Nous venons d'éditer deux cartes postales avec la dernière photographie (novembre 1920) de Pierre Kropotkine. Prix : 10 cent.

Pour alimenter la conversation

Le signe essentiel de la faillite, en régime capitaliste, est la dépréciation de la monnaie. Laissons de côté la Russie, qui ne se rattache pas à ce régime. Que constatons-nous ? La nullité du mark polonais, de la couronne autrichienne ; un peu moins mourantes les monnaies allemande, hongroise, yougoslave, tchécoslovaque, italienne, belge, française, par ordre de valeur, mais bien malades, désespérément malades.

Par l'hémorragie, l'homme qui perd son sang va à la mort. De même la société qui ne vit que par et pour l'argent va à sa fin par l'avarie des finances et l'anémie monétaire.

* * *

La foire j't'empoigne coloniale donne bien du souci aux « civilisateurs ». Les « mandataires » et les « protecteurs » n'ont plus en dormant des rêves de mille et une nuits. Le populaire hindou en a assez d'être affamé par les Anglais et par ses princes, leurs complices. La Syrie veut vivre sa vie, l'Egypte aussi, et voici qu'au Maroc les tribus riffaines demandent, exigent la reconnaissance de l'indépendance du Rif qui prendrait la forme d'une république fédérative.

La débacle s'étend.

* * *

Echos de l'Entente, en Europe.]

La presse anglaise, sauf les journaux de lord Northcliffe : « C'est la France qui a donné la poussée au rocher de la finance allemande, lancé vers le précipice. »

La presse française : « C'est l'Angleterre, en encourageant les atermoiements et la mauvaise volonté de l'Allemagne, qui conduit la France à la ruine. »

Hors d'Europe.

Les journaux français et italiens : « C'est sur la Turquie, contre la Grèce, que nous devons assurer notre influence dans le proche Orient. »

Les journaux anglais : « C'est sur la Grèce, contre la Turquie, qu'il faut nous appuyer. »

Et ainsi de suite...

Incohérence, gâchis, conflits : jusqu'à quand les peuples supporteront-ils l'odieuse malfaisance de ceux qui se sont érigés leurs maîtres ?

* * *

Le royaliste André Gaucher, après avoir dénoncé par affiches sur les murs de Paris les trafics de Léon Daudet et ses opérations pornographiques, a passé à l'arrivisme hypocrite du dit individu. Le déshabillage continue.

Gaucher rappelle qu'avant la guerre, le bruit ayant couru que Daudet préparait sa candidature aux élections législatives, l'irréductible Léon déclara (*Action Française*, 27 octobre 1913) : « Je jure de ne jamais siéger parmi ce ramassis de coquins et de lâches que nous jetterons un jour à la Seine. »

André Gaucher rappelle aussi que, dans toutes les réunions royalistes de 1912 et 1913, retentissait l'engagement solennel : « Nous vivants, la République ne fera pas la guerre. »

Tout cela avait été pris au sérieux, paraît-il.

Et dire que nous avons, en Suisse, dans notre presse et jusque dans les universités, des « Helvètes » qui prennent leur mot d'ordre à l'*Action Française*, et ne jurent que par Daudet, Maurras et consorts. Nous avons même une revue royaliste, oui ! Tout arrive ! Et peut-être, nous battrons-nous,

Un jour, pour savoir si nos rois
S'appelleront Karl ou François.

Voire ! disait l'autre.

L'œil des Pâquis.

En vente au RÉVEIL :

BAKOUNINE. Œuvres, six volumes. Chaque volume séparément	2 50
— L'organisation de l'Internationale	— 05
H.-E. DROZ. Du Rêve à l'Action, poésies	2 50
H. de FITZ-JAMES. La guerre et l'exploitation de la crédulité (Trois conférences)	— 30
F. ROUGE. Chansons pour rire rouge et jaune	— 20
Charles MALATO. L'assassinat de Ferrer	— 10
P. KROPOTKINE. Aux jeunes gens	— 10
— La Loi et l'Autorité	— 10
— L'esprit de révolte	— 10
— L'idée révolutionnaire dans la révolution	— 10
— L'action anarchiste dans la révolution	— 10
— Lettre aux ouvriers occidentaux	— 05
Aristide BRIAND. La Grève générale et la Révolution	— 10
Richard WAGNER als Revolutionär	— 10

Cinquante pièces en un acte à tendances sociales à 75 cent. et 1 franc la pièce.

Qu'ils disent

On s'étonne qu'il faille travailler plus de huit heures, alors que le chiffre « officiel » des chômeurs dépasse cent vingt mille. Mais nos maîtres ont réponse à tout.

La journée de neuf heures, qu'ils disent, est indispensable pour que l'industrie nationale puisse soutenir la lutte contre la concurrence étrangère.

Quand la concurrence étrangère, qu'ils disent, aura elle aussi adoptée la journée de neuf heures, il nous faudra la journée de dix heures pour que l'industrie nationale (voir plus haut).

Quand la concurrence étrangère, à son tour, qu'ils disent, introduira la journée de dix heures, nécessairement nous passerons à celle da onze heures, pour que l'industrie nationale, etc. (voir ci-dessus).

Quand la concurrence étrangère établira la journée de onze heures, alors il nous faudra bien, n'est-ce pas ? avoir celle de douze heures chez nous, toujours pour que l'industrie nationale, etc. etc.

Telle est l'odieuse farce que nos maîtrea sont en train de jouer aux travailleurs. D'heure en heure l'esclavage augmentera, comme notre pauvreté du reste, et... nous subissons ! X.

Pour la société bourgeoise....

Voici comment Malatesta répond avec sa bonhomie habituelle à un député socialiste, grand maître de la Confédération Générale du Travail italienne, se réjouissant aussi que la période démagogique *des mouvements de la rue soit passée et préconisant le retour à « la vieille tactique éprouvée » du parlementarisme.*

Au Congrès Confédéral de Gênes, D'Aragona a dit :

« On nous objecte que collaborant nous aidons « la société bourgeoise, mais je peux répondre « que la bourgeoisie a encore force et énergie « pour se créer d'elle-même une vie nouvelle. « Du reste, en travaillant pour la société bour- « geoise, on ne travaille que pour le socialisme. « et la réalité enseigne que c'est où le capitalis- « me est le mieux établi que le socialisme est le « plus développé. »

Que la bourgeoisie ait force et énergie pour continuer à vivre, nous n'en doutons pas. Une classe qui est en possession de la plus grande partie de la richesse sociale, et qui au moyen de la richesse pent exploiter le travail matériel et intellectuel de tous, disposer du pouvoir politique, se renouveler et se rajeunir en intéressant à ses privilèges et en absorbant ainsi la plupart des éléments qui peu à peu, par l'intelligence, les aptitudes, l'audace, les circonstances favorables, émergent de la masse, une telle classe ne meurt pas facilement, elle ne meurt pas tant qu'elle n'est pas abattue par une force consciente et suffisante par le nombre et la valeur.

Mais comment de soi-disant socialistes peuvent-ils concilier la reconnaissance de cette vitalité, déplorée, espérons-le, de la société bourgeoise, avec le désir de collaborer avec elle et de la renforcer, alors que le but du socialisme est précisément de l'abattre et de lui substituer une société d'hommes librement solidaires ?

Essayons de comprendre. « Qui travaille pour la société bourgeoise, travaille pour le socialisme ». Mais alors à quoi sert D'Aragona ? A travailler pour la société bourgeoise, les bourgeois et leurs gouvernements y pourvoient, à moins que D'Aragona veuille dire que dans la lutte en faveur de la société bourgeoise, il fait ce que gendarmes et *fascisti* ne sauraient faire en réfrénant les travailleurs par la persuasion.

« Où le capitalisme est le mieux établi, le socialisme est le plus développé. » Mais en quel monde vit D'Aragona, ou plutôt en quel monde croit-il que nous vivions nous-mêmes ? L'Angleterre et les Etats-Unis sont les pays du plus grand développement capitaliste et ceux où le socialisme est le moins populaire et le moins étendu. L'Allemagne avant la guerre était un pays où le capitalisme dans son exubérante croissance s'acheminait vers des hauteurs qu'il n'avait pas encore atteintes ailleurs et son socialisme était ce colossal mensonge que les anarchistes dénonçaient depuis longtemps et que la guerre a dévoilé aux yeux de tous.

En vérité D'Aragona en vient pour les besoins de sa thèse à nous remâcher les vieilles erreurs marxistes : misère cooissante, coneentration croissante du capital, disparition des classes moyennes... substitution fatale de la gestion collective à la gestion privée, du socialisme au capitalisme.

Mais en réalité ou la misère n'augmente pas, ou quand elle augmente ne favorise pas le développement du socialisme et de l'esprit révolutionnaire ; le capital tantôt se concentre, tantôt passe en des mains plus nombreuses selon les vicissitudes économiques et politiques ; les classes moyennes loin de disparaître se développent et le passage du capitalisme au socialisme n'apparaît rien moins que fatal, même, à certains moments, il semblerait que le socialisme mourra avant d'avoir tué ou même seulement entamé le capitalisme.

La révolution russe avait fait oublier aux marxistes le vieux principe que le socialisme ne peut naître que du capitalisme arrivé à son développement maximum. Aujourd'hui la faillite de la révolution en Russie, qui résnlte surtout de l'esprit despotique et centralisateur des marxistes, remet en honneur les vieux dogmes.

Mais la vérité reste ce qu'elle était.

Le socialisme est une question de conscience et de volonté.

Si les travailleurs trouvaient intolérable leur état d'infériorité morale et matérielle, si les hommes de cœur se révoltaient contre un monde d'infamies et de souffrances nullement nécessaires, et si un nombre suffisant de personnes voulaient réellement en finir, le socialisme serait. Autrement non.

Aider la société bourgeoisie signifie... aider la bourgeoisie et éloigner le socialisme. Rien autre... à moins que l'on ne veuille calculer comme un bien pour le socialisme les avantages que peuvent en obtenir lea socialistes renégats.

Errico Malatesta.

Le « Fascisme »

Chacun sait que nos journaux bourgeois n'ont pour la plupart nullement caché leurs sympathies pour le *fascismo*, mais dans une correspondance de Berne à la *Tribune de Genève*, M. Emile Colombi trouve que la presse suisse n'a pas encore été assez élogieuse pour ce nouveau brigandage, toléré et encouragé par les autorités italiennes et il écrit :

Certains articles publiés au cours de la semaine dernière par des journaux suisses ont révélé une ignorance parfaite de la situation politique intérieure de l'Italie, ce qui a donné lieu à des appréciations erronées particulièrement pour ce qui concerne le fascisme, son programme d'action, ses buts. Il est à souhaiter que le public suisse apprenne à connaître cette nouvelle organisation politique sous ses vrais aspects, puisqu'elle est actuellement un des courants les plus influents en Italie.

Or, pour aider le public suisse à connaître le fascisme, nous donnons ci-après quelques passages d'une correspondance de Rome au *Journal des Débats*, organe bien pensant s'il en fut :

Le calme, sinon l'ordre, semble avoir été rétabli à Bologne. M. Mussolini a invité les chefs des brigades fascistes à licencier leurs troupes, il a suspendu l'ordre de mobilisation concernant de nouveaux détachements ; une proclamation du « commandement militaire fasciste » a fait connaître la décision prise « de surseoir pour le moment à toute action ». De son côté, le gouvernement a rappelé à Rome le préfet de la province, M. Mori, dont les fascistes exigeaient le renvoi.

La bilan de l'affaire peut se résumer ainsi : toute la vie d'une des plus riches régions de l'Italie interrompue durant une semaine, les lignes téléphoniques et télégraphiques coupées, quelques centaines de maisons brûlées et dévalisées ; d'innombrables coups de couteau, de bâton, de revolver distribués au hasard des rencontres, avec plus ou moins de férocité. Voilà le passif ; quant à l'actif, impossible de le découvrir. Encore le peuple de Bologne doit-il être reconnaissant aux fascistes d'avoir lancé dans les rues plus de pétards que de bombes et fait plus de bruit que de besogne. Dans un bazar de la ville, on pouvait voir en montre un tout petit pistolet, muni de ses cartouches, avec cet avis-réclame : *fa molto rumore!* » L'article était très demandé.

Remarquons tout d'abord l'indifférence avec laquelle M. Maurice Pernot, correspondant des *Débats*, parle de « quelques centaines de maisons brûlées et dévalisées ». Imaginez qu'au cours d'une grève un hangar ou un chantier soit brûlé, le fait serait présenté comme un comble de barbarie exigeant une répression exemplaire. Rien de tout cela pour les *fascisti*.

Bien entendu, le journaliste français veut laisser croira, lui aussi, que le *fascismo* est une réponse à la tyrannie des syndicats rouges. A-

t-on jamais lu que ces syndicats aient incendié, pillé, tué, commis les pires crimes? Non, leur insupportable tyrannie consiste dans le fait « qu'à ces syndicats étaient attribués exclusi- « vement les travaux publics (construction de « digues, bonifications), comme aussi l'exploi- « tation des domaines appartenant a l'Etat, aux « provinces et aux communes. »

Il est certain que ces travaux et exploitations n'ont été attribués aux syndicats que parce qu'ils offraient les conditions les meilleures et les plus solides garanties. Mais s'il est *insupportable* que les adjudicataires soient les quelques milliers de syndiqués, que dire lorsque ce ne sont qu'une dizaine de gros entrepreneurs ou fermiers? En ce cas, serait-il donc permis de massacrer ces derniers, de brûler et de piller leurs propriétés? On pourrait le croire.

Ce n'est pas tout. Chacun sait que déjà en 1848, la bourgeoisie radicale, à commencer par Mazzini, avait opposé aux « utopies socialistes », l'idée de ces coopératives de production, bien propres, disait-elle, à associer plus intimément le capital et le travail. Maintenant la destruction de ces institutions est presque justifiée.

Ce n'est pas tout. M. Maurice Pernot est obligé d'écrire ceci : « Nul ne songe à nier les bons « résultats obtenus en Romagne par les organi- « sations socialistes : vastes étendues défrichées, « augmentation considérable de la production. » Et dire que les auteurs de ces résuttats devraient maintenant y renoncer complètement et s'interdire d'en réaliser de nouveaux.

Toutes les justifications cherchées au brigandage *fascista* sont vaines. Le fait brutal est celuici : lorsque la bourgeoisie voit son monopole amoindri par les moyens les plus légaux, elle ne se résigne nullement et recourt aux moyens les plus illégaux, les plus criminels. Chaque journal suisse qui approuve le *fascismo* nous prévient charitablement que si jamais le fonctionnement régulier des institutions démocratiques devait ennuyer tant soit peu nos maîtres, ils auraient recours eux aussi aux pires violences.

Merci de l'avertissement et préparons-nous en conséquence.

Pour nos camarades russes

L'*American Relief Administration* se charge, pour la somme de 10 dollars (52 francs suisses) d'expédier à la « Croix-Noire de la Fédération russe des anarchistes-communistes », Tverscaia, Nastawiinsky per., d. 5, 2, Moscou, ou à une autre adresse à indiquer : 50 livres de farine blanche, 25 livres de riz, 20 boîtes de lait, 10 livres de graisse, 10 livres de sucre et 3 livres de thé.

Total précédent (voir n° du 20 mai)	Fr. 91 95
REÇU : Amiens, souscription du journal *Germinal* 74.10 ; Genève, liste Savioli 12 ; Siebnen, Emil Ritter 10	96 10
Total Fr.	188 05

Il y a plus d'un mois nous avons prélevé sur cette somme fr. 107.10 pour l'envoi de 20 dollars, mais jusqu'à présent nous n'avons pas d'accusé de réception. Reste en caisse fr. 80.95, que nous enverrons dès que nous serons en possession de celui-ci.

La souscription reste ouverte.

L'inévitable injustice

Sous ce titre, M. Ph. Cattin, directeur de l'*Impartial* et du *Journal du Jura*, publie l'article ci-dessous que nous donnons en partie. M Cattin est non seulement un journaliste dont la tâche principale est de nous servir de savantes tirades sur la situation internationale, pour soutenir la politique de MM. Poincaré et Maurice Barrès, c'est aussi un homme qui raisonne de temps à autre. Et en ces temps de paresse et d'inertie intellectuelle, quelqu'un qui pense, ne fût-ce qu'une fois par semaine ou par mois, c'est une chose réjouissante. Rappelons, puisque l'occasion s'en présente, que M. Cattin publia en son temps un article fortement documenté en faveur de Louradour, peu avant sa libération. Là, aussi bien que dans celui que nous reproduisons, les faits invoqués par lui pour établir la vérité sur les pratiques judiciaires, dénotaient que l'auteur n'avait pas perdu son temps comme chroniqueur de tribunal, qu'il avait sérieusement observé, et que ses observations avaient creusé de profondes traces dans ses souvenirs. Mais laissons la parole à M. Cattin :

Dans un article consacré à cette affaire True qui passionne en ce moment l'opinion en Angleterre, mon excellent collaborateur et ami M. P. Bourquin constatait l'autre jour combien la justice est boiteuse, même dans les pays de haute civilisation. Il aurait pu ajouter qu'elle l'a toujours été et le sera toujours, chez nous comme ailleurs. L'égalité devant la justice est une chimère, comme l'égalité tout court. Quand on se prend à sonder ces problèmes, on est toujours ramené à cette parole de Danton, un des rares révolutionnaires qui ne sombra pas dans le doctrinarisme et qui sut joindre l'audace au sens pratique : « C'est une folie de vouloir réaliser l'égalité des conditions. La tâche de la république est de créer l'égalité des droits. »

J'ai fait à peu près quinze ans de reportage judiciaire, dans le canton de Neuchâtel et ailleurs, et j'ai fait plusieurs années de stage dans des études d'avocat. La conclusion que j'ai tirée de cette expérience de trois lustres est que la justice ressemble singulièrement à une loterie — une loterie où les riches et les puissants auraient des billets privilégiés, qui gagneraient une fois sur deux, tandis que les autres n'auraient qu'une chance sur cinq.

Remarquez du reste que dans mon esprit, cette opinion n'a rien d'offensant pour la magistrature. La magistrature, chez nous, est parfaitement honnête et sa probité, son incorruptibilité sont au-dessus de tout soupçon. Nous avons même, par-ci par-là, des juges intelligents dont la déformation professionnelle n'a point oblitéré le sens social et qui sont capables de concilier parfois les exigences du code avec celles de la justice et de la raison, ce qui n'est point un faible mérite. Cela n'empêche point que la justice, comme toutes les humaines institutions, soit imparfaite et boiteuse. Ce n'est pas la faute aux juges, c'est la faute à la vie.

Imaginez la magistrature la plus intègre qui soit au monde, appliquant le code le plus libéral, le plus raisonnable, le plus largement humain. Je ne l'en défie pas moins de tenir ses balances égales. Jamais deux prévenus, ayant commis le même délit dans des conditions aussi semblables que possible, ne se présenteront devant le tribunal avec des chances équivalentes.

Pourquoi? Parce que le hasard, parce que la vie modifient de mille manières les circonstances dont dépend le sort de l'accusé. ...

Et le jury! Croyez vous que tous les jurys se ressemblent! J'en ai vu de toutes les sortes, des farouches, des sévères, des crédules, des philosophes, des farceurs, et d'autres encore. Il en est qui, au hasard du tirage au sort corrigé quelque peu par les récusations, ont une majorité formée de banquiers, de maîtres de pension, de négociants du chef-lieu et campagnards, et d'autres qui ont une majorité d'horlogers socialistes. N'importe quel avocat vous dira que ce n'est pas du tout la même chose, surtout quand il s'agit de juger des attentats à la propriété!

... Il y a encore bien d'autres facteurs et bien d'autres circonstances qui contribuent à rendre la justice inégale. Il y a la presse, qui joue un rôle important dans presque toutes les grandes causes et surtout dans celles qui passionnent l'opinion. La loi a beau prescrire au juré de ne s'inspirer que de sa seule conscience et des faits révélés par les débats, d'ignorer totalement les bruits de la rue et les emballements de la foule. Le juré est un homme et quand il s'agit d'une cause célèbre, il ne peut pas, le voulût-il le plus sincèrement du monde, ignorer tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a lu et tout ce qu'il a entendu, avant l'audience. Son verdict sera la résultante de tous les faits et de toutes les émotions qui auront frappé son esprit avant et pendant le procès.

Il y aurait beaucoup d'autres causes d'inégalité devant la justice à relever, et elles ne sont pas toutes le fait du hasard. Le riche et le puissant ont des amitiés, des protections. Ils peuvent s'offrir le concours de l'avocat en vogue, mobiliser des influences, préparer la mise en scène qui en impose, sinon au juge professionnel, du moins au jury. Le mot du bon La Fontaine :

Selon que vous serez puissants ou misérables,
Les jugements de cour vous feront blancs ou noirs...

contient encore une bonne part de vérité.

Les considérations ci-dessus ont une grande valeur et si elles ne constituent pas tout ce qu'on peut dire de la Justice, elles suffiraient cependant pour qu'on en puisse tirer la seule conclusion logique qui est l'abolition de tout notre système policier et judiciaire. L'« inévitable » injustice pourrait ainsi être « évitée »!! Mais, n'en demandons pas trop. Contentons nous de relever une fois de plus qu'il suffit de raisonner sans arrière-pensée pour tenir un langage franchement anarchiste.

Au sujet de l'égalité en tout, qu'on a aussi appelée le « nivellement général » et contre laquelle M. Cattin part en guerre, s'il avait consulté quelque peu la littérature anarchiste et même franchement socialiste — rien de commun avec le socialisme des politiciens et de la dictature — il se serait facilement rendu compte que cette idée n'a été rêvée que par les partisans de la centralisation à outrance, entre autres par les social-démocrates, héritiers du jacobinisme bourgeois et qu'elle a toujours été considérée comme absurde par les écrivains anarchistes. La diversité en tout et pour tout a toujours été considérée comme indispensable à la vie même, et précisément pour cela, tous les gouvernements, toutes les lois, toutes les polices et justices qui prétendent tout soumettre à la même règle, constituent non seulement une chose contraire au bon sens, mais aussi impuissante à atteindre le but qu'elle se propose. Heureusement, la diversité, invoquée par Cattin dans l'interprétation et dans l'application des lois, atténue considérablement le mal qu'elles feraient autrement à la société tout entière. Car, nous pouvons l'affirmer hautement, à l'encontre de toutes les déclamations ignorantes ou intéressées des socialistes démocrates ou dictatoriaux contre l'« anarchie bourgeoise » et pour lesquels la liberté est un sinistre épouvantail, ce qui rend l'organisation sociale actuelle supportable, c'est l'esprit et la pratique de la liberté, en d'autres termes l'esprit anarchique, dans les initiatives, les associations, le taavail, les recherches, l'éducation, en un mot dans toutes les branches de l'activité humaine. Il suffit d'ouvrir les yeux, de comprendre le rôle que joue la liberté dans la vie d'un homme depuis sa plus tendre enfance, d'en peser les fruits, pour se convaincre que l'avenir appartient à l'anarchie. M. A.

A propos d'un vol

Il y a quelques jours une bijouterie a été dévalisée place de Venise. S'il faut en croire la police et les journaux informés par elle, dans ce vol seraient impliqués les anarchistes.

Naturellement les marchands de copie de la bourgeoisie insistent avec complaisance sur la découverte d'une « bande de voleurs anarchistes » et nous n'en sommes ni étonnés, ni émus. Et nous ne trouverions rien d'étrange à ce qu'il ressorte de ce fait que des voleurs professent les idées anarchistes et que des anarchistes volent.

Nous laisserions l'ostentatoire indignation aux journaux qui sont les habituels approbateurs et bénéficiaires de toutes les cochonneries et friponneries commises régulièrement, méthodiquement, légalement et en marge de la loi par les classes dominantes.

Qu'est-ce que cela peut nous faire à nous, qu'est-ce que cela peut faire à la société en général et aux travailleurs en particulier qu'un tas de pierreries et de métaux précieux soit aux mains du bijoutier Chicca ou à d'autres aventureux commerçants qui ont tenté de se substituer à Chicca par des moyens ingénieux mais illégaux, avec la même tranquillité de conscience avec laquelle Chicca s'il le pouvait réduirait à la faillite et à la misère les autres bijoutiers au moyen de la concurrence admise et protégée par la loi?

Faut-il parler ici, je ne dirai pas du système social en vigueur, fondé tout entier sur le vol du produit du travail d'autrui, mais de tous les vols illégaux ou à peine masqués de légalité qui forment la trame de la vie commerciale et bancaire contemporaine?

Puisque tous volent, n'est-il pas naturel que veuillent aussi voler quelques-uns de ceux qui ne peuvent le faire légalement et sont contraints de recourir aux moyens illégaux et périlleux? Et si ces voleurs ne sont pas des abrutis, il est naturel qu'ils cherchent une justification morale, une explication théorique à leur conduite. Les idées anarchistes, les idées socialistes en général qui expliquent les origines et la nature de la propriété capitaliste se prêtent très bien à une explication et à une certaine justification morale du vol illégal, comme les théories des économistes bourgeois expliquent et justifient le vol légal.

Tout s'explique avec les théories; mais ce qui détermine la conduite, c'est la vie qui triomphe et se rit de toutes les théories.

De toute façon, nous préférons au point de vue moral le voleur qui se justifie à ses propres yeux et aux yeux des autres en disant qu'il a le droit de voler, à cet autre voleur qui porte scapulaire et pense qu'après avoir volé il ira se confesser et redeviendra innocent comme l'agneau.

Mais ce qui nous importe à nous et aux nôtres c'est la question générale : les anarchistes admettent-ils le vol?

Il faut distinguer. Pour un homme qui veut travailler et ne trouve pas d'ouvrage et qui est réduit à mourir de faim au milieu des richesses, prendre à qui a trop ce qui lui est nécessaire est incontestablement un droit, et si de lui dépend la vie d'autres êtres, enfants, malades, vieillards, infirmes, cela peut même être un devoir.

Mais s'il s'agit du vol fait pour échapper à la nécessité du travail, du vol fait pour se constituer un capital et en vivre, la chose est claire.

Comme les anarchistes n'admettent pas la propriété, qui est le vol réussi, consolidé, légalisé et réalisé au moyen de l'exploitation du travail d'autrui, ils ne peuvent donc pas admettre le vol qui est la propriété en formation.

Celui qui ne travaille pas vit en exploitant le travail d'autrui, et peu importe qu'il l'exploite directement comme industriel, ou qu'il l'exploite indirectement comme voleur... ou rentier.

Nous ne lançons pas l'anathème contre les voleurs personnellement, de même que nous ne le lançons pas contre les capitalistes personnellement. Nous comprenons toutes les fatalités du milieu, de la situation et de l'éducation ; et c'est pourquoi nous voulons détruire le système qui rend possibles le vol et le capitalisme qui sont au fond la même chose.

Reste à envisager le vol comme arme de guerre.

* * *

De tous temps les armées belligérantes et les partis révolutionnaires ont jugé de bonne guerre de prendre possession, aux dépens de l'ennemi, de tout ce qui peut faciliter la victoire et par conséquent de l'argent que l'on a coutume d'appeler le nerf de la guerre.

Est-il permis aux anarchistes, qui sont toujours, au moins d'intention, en guerre avec la classe capitaliste, est-il permis aux anarchistes, en accord avec leurs principes, d'enlever aux riches argent et matières précieuses pour les employer à la propagande, à l'armement et à tous les besoins de la lutte? Et comme ils ne peuvent pas les réquisitionner ouvertement, en guerre déclarée, leur est-il permis de s'en emparer en cachette, en employant ce que l'on peut appeler des ruses de guerre, en un mot en volant?

En théorie, il semble bien qu'il ne puisse pas y avoir de doute sur le droit d'employer, dans une guerre juste, tous les moyens propres à faciliter et assurer la victoire sans blesser le sentiment d'humanité. Mais il faut voir si un moyen est de plus réellement utile, si ce qui est moralement permis est à conseiller dans la pratique.

La méthode (vol pour la propagande) a été prêchée et pratiquée à diverses époques, dans divers pays par des groupes anarchistes spéciaux ; mais elle a toujours donné des fruits désastreux. Et je pourrais en dire autant d'autres partis et d'époques glorieuses dans l'histoire d'Italie, mais je préfère ne m'occuper que de nos propres affaires.

L'argent corrompt de même que corrompt la nécessité de se masquer, de feindre, de tromper, d'user de ces artifices nécessaires au voleur s'il ne veut pas aller en prison comme un imbécile.

Combien de jeunes gens généreux, combien de belles natures se sont gâtées pour cette idée de voler pour la propagande.

On commence par rechercher la compagnie des voleurs de profession, car voler c'est aussi un métier qu'il faut apprendre. On perd l'habitude, puis le désir du travail, et comme sur le produit du vol, il faut prélever la quote-part destinée à la subsistance du voleur, à la propagande va ce qui reste, s'il reste quelque chose. Avec l'habitude de ne pas travailler vient le goût du luxe et de l'orgie, et l'on finit par oublier les idées, la propagande, les principes et par devenir un vulgaire voleur.

Mais il y a pis : on commence à traiter ses propres camarades comme des lâches, parce qu'ils se laissent exploiter en travaillant, à traiter la masse comme un vil troupeau et l'on finit par dire : « Qui veut s'émanciper n'a qu'à faire comme moi, voler » — « moi, ma révolution je l'ai faite, que les autres fassent la leur », et l'on devient des bourgeois comme les autres et pires que les autres.

Et ceci seulement pour les quelques-uns qui ont de la chance, et qui réussissent à faire un coup d'importance. Les autres consument leur vie en petites tromperies, en vols mesquins réalisés de préférence aux dépens des pauvres, parce que dérober aux pauvres est plus facile et moins dangereux, ou aux dépens des camarades, parce que les camarades ne dénoncent pas à la police. Les meilleurs, ceux qui réussissent à se sauver de la pire décadence morale, ce sont ceux qui se font pincer au début de la carrière et vont en prison avant d'être complètement corrompus.

Il peut y avoir des exceptions individuelles. Je pourrais en citer moi-même si le sujet n'était pas aussi délicat.

Mais le fait certain c'est que dans tous les milieux où le vol pour la propagande a été admis, sont entrées la corruption, la défiance entre camarades, la médisance, la suspicion et en conséquence l'inertie et la dissolution. Et les mouchards ont eu beau jeu, parce qu'il n'a plus été possible de contrôler les moyens d'existence de chacun.

Non, mieux vaut la pénurie des moyens, mieux vaut le petit sou versé et recueilli péniblement, mais qui donne au travailleur l'orgueil de concourir par son propre effort à l'œuvre commune, que, même pour l'espérance, presque toujours illusoire, de la grosse somme, de courir le risque de voir se corrompre et disparaître quelques-uns des camarades les plus énergiques et les plus entreprenants.

Errico Malatesta.

Principes anarchiques

Restons fidèles à nos principes et ne cessons de les rappeler. Les voici tels qu'ils ont été formulés il y a cinquante ans :

Le Congrès réuni à Saint-Imier déclare :

1° Que la destruction de tout pouvoir politique est le premier devoir du prolétariat ;

2° Que toute organisation d'un pouvoir politique soi-disant provisoire et révolutionnaire pour amener cette destruction ne peut être qu'une tromperie de plus et serait aussi dangereuse pour le prolétariat que tous les gouvernements existant aujourd'hui ;

3° Que, repoussant tout compromis pour arriver à l'accomplissement de la Révolution sociale, les prolétaires de tous les pays doivent établir, en dehors de toute politique bourgeoise, la solidarité de l'action révolutionnaire.

Qui veut la destrnction de tout pouvoir politique ne servira jamais, même involontairement, aucune tyrannie.

Qui répudie *toute organisation d'un pouvoir politique soi-disant provisoire et révolutionnaie* — c'est-à-dire la trompeuse « dictature du prolétariat » — ne se fera jamais le complice de cette trahison de la cause de l'émancipation, à laquelle on aboutit fatalement par l'exercice de l'autorité gouvernementale.

Qui repousse tous les compromis de la politique parlemantaire ne peut que souhaiter et vouloir l'action de masses, le front unique de la solidarité prolétarienne dans la protestation, la résistance et la révolte.

Restons fidèles à nos principes et préparons-nous à célébrer dignement le cinquantenaire de l'anarchisme.

Ecoutez ceci

Nous ne prenons parti, est-il besoin de le dire? pour aucune nation, pour aucun gouvernement. A nos yeux ils ne valent pas plus les uns que les autres. Ce sont, somme toute, des exemplaires d'un même modèle. Dans leurs rivalités et leurs luttes, rien ne nous intéresse que les aveux qui leur échappent les uns contre les autres, les vices de ce qu'on appelle l'ordre, la patrie, etc., et enfin les mensonges qui apparaissent, qui ne doivent pas passer inaperçus.

Chaque jour, nos journalistes bourreurs de crânes nous redisent, sur le mot d'ordre d'un invisible chef, que les Allemands ont créé seuls, artificiellement, l'avilissement de leur monnaie. Et cette allégation sert de prétexte à des indignations, des flétrissures, des menaces, des haines contre

... le pélé, le galeux, d'où nous vient tout le mal.

Or, le franc français, pour ne parler que de lui, n'est pas si bien portant qu'on ne puisse accuser la France d'avarier, elle aussi, volontairement, artificiellement, sa monnaie, ce qui n'est pas le cas, ce qui n'est le cas encore ni de l'Autriche, ni de la Pologne, ni etc., etc. Si le franc français dégringole sur l'échelle de la valeur, la cause n'en est pas la volonté des Français.

Ecoutez ceci. M. Parmentier qui est le directeur du mouvement général des Fonds, le premier fonctionnaire de la Trésorerie, en fait le véritable ministre des finances françaises, M. Parmentier, disons-nous, a été envoyé à New-York où il est en ce moment. Il est chargé de négocier avec les Etats-Unis au sujet des milliards que leur doit la France. Or, dit-il, dans sa première dépêche :

« Si l'Amérique et l'Angleterre pressaient la France pour le payement de ses dettes, *le franc baisserait et cette chute de la devise créerait une si mauvaise situation que j'hésite à l'envisager.* »

C'est exactement la situation dans laquelle se trouve l'Allemagne.

Pressée de payer, pressurée, à l'approche de chaque échéance, le mark baisse, tombe et ne se relève pas, car plus un pays se démunit d'or, moins il a de crédit. Et rien ne prouve mieux que ce n'est pas le travail, l'activité, les qualités productrices, l'énergie et les vertns de ses habitants qui fait « la valeur » d'un pays, d'une patrie, c'est uniquement l'encaisse de sa trésorerie.

En effet, la société dite civilisée, dite chrétienne, ne connaît que l'Argent, n'aime que l'Argent, n'adore que l'Argent, ne pose que sur l'Argent. De là son parfait mépris pour le travail et les travailleurs, qui ne sont que des moyens de « faire de l'argent », et son grand respect à l'égard des rentiers, des improductifs, des parasites.

Conséquence : la société actuelle qui ne vit que pour l'argent est en train de crever par l'argent.

Le Veau d'or n'est plus tout à fait debout. Il oscille. Comme la colonne Vendôme, pendant la Commune de Paris, il tombera sur le fumier.

Aveux bourgeois

Satan fut un imbécile... Il aurait mieux fait d'être journaliste que de créer le mal... Inventée pour diffuser les nouvelles « vraies » et les idées « désintéressées », la presse a fini par utiliser les nouvelles pour l'exploitation des idées et à utiliser les idées pour l'exploitation des nouvelles... Asservie aux puissances d'argent ou aux entreprisés électorales, elle a capturé, dressé, maté, pétri et domestiqué une partie de la pensée française... Il s'agit d'un drame, et quel drame !... Si elle n'arrive pas à se dégager de l'étreinte ploutocratiquue dont la presse devient de plus en plus le symbole et l'instrument, la démocratie sera broyée... La presse devient un monopole de l'argent ou un monopole de gouvernement.

Je me résume. Créons une presse libre ou renonçons à la liberté. *M. Martin-Mamy,*
ancien directeur du *Progrès du Nord.*

* * *

« M. Schanzer (ministre des affaires étrangères d'Italie) ne croit pas qu'à demeurer confiné dans les bureaux de son ministère, qu'à parcourir des dossiers, si minutieusement établis qu'ils soient, un homme de gouvernement soit assez renseigné sur l'état d'esprit des autres nations. Il se méfie des documents de chancellerie. »

Et c'est le *Journal de Genève,* éditorial du 13 juillet, qui l'écrit ! Documents de chancellerie, choses dont il y a lieu de se méfier, et, à plus forte raison, est-il nécessaire de le dire ? quand altérés encore, maquillés, truqués, taisant le vrai, répandant le faux, ils parviennent aux journaux qu'ils remplissent presque de la première à la dernière page.

Ainsi le mensonge mène le monde.

* * *

Voilà trois ans que nous sommes en paix, *en paix victorieuse,* et l'argent, depuis trois ans, n'a pu reparaître sur le marché.

Nouvelle Revue Française.

* * *

Le peuple dit ce qu'il pense, une fois, le jour du vote. Le lendemain, ce qu'a pensé le peuple la veille est raisonnablement périmé.

M. Martin-Mamy,
ancien directeur du *Progrès du Nord.*

* * *

Dans une société civilisée, il peut arriver, il arrive quelquefois qu'un homme meure de faim ; cela n'arrive jamais à un cheval. Sans aller jusqu'au décès par inanition, il est des misères dont souffrira maint électeur et que n'endurera jamais un bœuf. Les conditions économiques dans lesquelles ces animaux sont placés les préservent, durant la vie, de certaines privations dont la civilisation ne préserve pas toujours les hommes.

Georges d'Avenel, Découvertes d'Histoire sociale, p. 11.

Errico MALATESTA

EN PÉRIODE ÉLECTORALE

DIALOGUE ENTRE OUVRIERS

Prix : 10 centimes